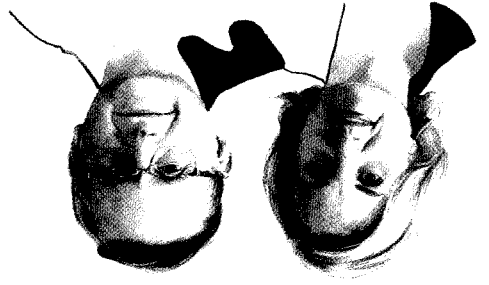


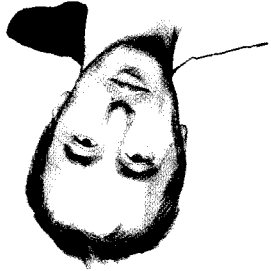
de gâteaux hérisssés de bougies, et de grandes tables dont Lee et Emmanuelle respectent scrupuleusement l'intégrité. Seules 12 000 des 700 000 diapos acquises, ont été sélectionnées et numérisées. Tout le reste est conservé, en un tiroir, classe. « On a une responsabilité envers ces photos de personnes qu'on a fait revivre, on a une mission de gardiennage », souligne Emmanuelle Halkin. « Oui, on protège notre famille en quelque sorte », renchérit Lee Shulman. Pour la dernière édition des Rencontres d'Arles, The Anonymous Project a déployé sa collection dans The House, une installation à l'échelle d'une maison abandonnée. De la cuisine au garage, des scènes familiales étaient tirées sur de grands caissons lumineux ou projetées. Le vertige de l'effet miroir a saisi beaucoup de visiteurs. « Je collectionne des émotions et des souvenirs », relève Lee Shulman.



FLORENCE ET DAMIEN BACHELOT
UNE PHOTO, L'HUMANITÉ

Un même mouvement d'empathie guide le couple de collectionneurs Florence et Damien Bachelot. Les 800 photos réunies au fil de quinze années témoignent d'une approche humaniste et imprégnée des affres et du sacré de l'existence, depuis les maîtres français du genre en noir et blanc, comme Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau ou Brassai, aux signatures américaines comme Lewis Hine, Bruce Davidson ou Saul Leiter et jusqu'à des œuvres documentaires contemporaines, à caractère social et environnemental signées Philippe Chancel ou Edward Burtynsky. En 2018, leur exposition « Des villes et des hommes » au Centre des Arts de Toulon donnait une étonnante lecture en 135 photos de la place de l'être dans la société et la ville. Pour les Bachelot, collectionner est un engagement familial, un maillon important dans ce qui unit le couple et cimenter les liens et les valeurs avec les enfants. « La collection est un élément majeur de ce que l'on est et crée des points de passages entre nous tous. Il y a sans doute une dimension religieuse dans nos choix, on baigne dans une culture chrétienne », reconnaît Damien Bachelot. Au fil des clichés, les Evangiles rôdent ou surgissent au détour des images, alors même qu'ils n'en sont pas le sujet. « Mes enfants me disent que je choisis toujours des gens en souffrance, s'amuse Damien Bachelot. Ce n'est pas ce que je cherche mais j'ai sans doute tendance à

être attiré par ce qui l'exprime. » L'enfance, l'équité, le temps qui passe, la fragilité de la vie, la trace que nous laissons irradient la collection à travers des écritures fortes qui évoquent sans jugement les tourments de la Terre et de l'être. Comme dans cette série complète de Pierre Molinier, aux montages photographiques aussi méticuleux que sulfureux, où un travesti se dénude au fil des clichés. Une quasi-exception de nudité mais qui n'en est pas moins une pièce importante « parce que ce qui est mis à nu au fil de ce déshabillage, c'est la personne, c'est ça qui nous a touchés, cette dimension humaine », défend Damien Bachelot.



SÉBASTIEN LISHTZ
UNE PHOTO, UNE TRACE DE SOI

Collectionneur depuis l'adolescence, le réalisateur Sébastien Lifshitz a, dès 2001, cherché à interroger la question du genre et du travestissement en réunissant d'importantes archives, objet d'une exposition aux Rencontres d'Arles, en 2016, qui a marqué les esprits. « Mauvais genre » dressait le portrait tout au long d'un siècle d'un underground du banal et d'une homosexualité heureuse en des temps anciens, plus mon intérêt était fort », déclare-t-il en préambule du catalogue de l'exposition. « La question du queer et du genre ne date pas d'aujourd'hui. La photo vernaculaire nous en apprend parfois plus sur la nature humaine que les institutions. Elle porte un regard sur ceux que la grande histoire ne raconte pas. Dans la photographie primitive, on voit à travers les postures et les vêtements qu'on est encore dans le Moyen Âge. Mais dès 1870, le corps se libère, on passe dans une nouvelle ère », ajoute-t-il. Réalisateur du documentaire *Les Invisibles*, en 2012 – après avoir découvert aux puces deux albums dérivant la vie sur plusieurs décennies d'un couple de femmes vivant un amour interdit mais épanoui –, il a à cœur de ramener dans la lumière les images tapies au fond des tiroirs. Les exhumés, presque. « J'ai 50 ans ça fait trente ans que je chine des photos aux puces en vrac, comme des petits trésors que je range dans des boîtes. Avec les années leur nombre a explosé. J'ai depuis compris le côté obsessionnel de mon geste. » Sa mère lui avait conté enfant la brève



BRUNO DECHARME
UNE PHOTO, UN MONDE

La photo n'a pas son pareil pour fixer ou exprimer les obsessions. Des tocs aux pathologies psychiatriques plus sévères, sont nées des œuvres singulières. Sous forme de séries maniaques, d'images gratuites ou lacérées de collages fétichistes ou obscènes, de mises en scène ou de grubbouillages de textes délirants d'auteurs qui ne le sont pas moins, l'art brut a sa branche photo. En trente ans, Bruno Decharme, l'un des plus importants collectionneurs d'art brut a réuni près de 500 photographies d'une cinquantaine d'auteurs. Une partie a été présentée cet été aux Rencontres d'Arles dans une exposition fascinante, attachante et drôle, parfois dérangeante. L'installation explorait un somme de lubies à caractère plus ou moins naïf souvent sexuel, voire morbide. « L'art brut, c'est plus que de l'art, c'est produit par des marginaux aux constructions psychiques hors normes, aux structures mentales primitives. À la fois, on n'y comprend rien et ça nous parle incroyablement », pointe Bruno Decharme à juste titre. Il y a de l'enfance dans ces démarches brutes qui visent à (re)donner un sens au monde, à en proposer une option, même si elle paraît avoir sérieusement dérapé. Les forces occultes ne laissent pas indifférent à qui se souvient de terreurs lointaines. « Comme collectionneur, c'est un véritable accompagnement émotionnel et intellectuel. J'ai été élevé chez les jésuites et j'